

Michel de Carochette

Chzzzzizzzzzzchzzz

A tous ceux qui se sont croisés à la Maison de la rue Van Elewijck à Ixelles.

A mes enfants et petits enfants nés ou à naître et arrière-petits futurs

Chzzzzizzzzzzchzzz

Chzzzz… tchhhht…zzzchtzzz

© 2026 Michel de Carochette

Tous droits réservés.

Chzzzz… tchhhht…zzzchtzzz

J'ai 12 ans, je suis chez ma grand-mère, côté maternel. Je suis seul devant le poste. Un peu vert, un peu blanc. Je tourne le gros bouton et l'aiguille se déplace. Des musiques, des langues différentes se chahutent et se catapultent sur les ondes comme des flèches sortant de nulle part.

Le château est assiégé par tous ces traits, des sons étrangers et étranges. Nous sommes des châteaux-forts, notre but est d'y rester. Sans nous faire déloger. Nous sommes enfermés en nous-mêmes. Nous ne voulons pas des autres. Nous préférons l'ennui plutôt que la violence de ce qui vient d'ailleurs.

Hilversum, c'est du néerlandais, de la musique, des mots incompréhensibles. Radio Luxembourg, Monte Carlo… et puis Radio Tirana. Tiens, ça parle français, c'est bizarre. J'apprendrai plus tard que cette radio envoyait sa propagande soviétique. London, *that's English*…

Entre chaque station, un léger chuintement aigu se propage, pas longtemps, juste le temps d'arriver à une autre antenne. Chaque chuintement est une flèche dirigée vers mon for intérieur. *S'il vous plaît, laissez-moi en moi-même. Ne me forcez pas à abattre mes remparts, laissez mes créneaux tranquilles. Pas question d'abaisser le pont-levis.*

Que sont ces sons qui s'insinuent sous mes défenses ? Qu'est-ce que je fais dans ce monde ? Et puis peu à peu, ces nouveaux sons me domestiquent. J'attends le prochain avec impatience. Pas de retour en arrière. En avant, jusqu'au moment où l'aiguille se bloque.

Mes défenses tombent. Le monde est devant moi. J'irai l'explorer malgré ma peur, malgré le peu de confiance que j'ai en moi. Chaque chuintement est une promesse d'avenir. L'air est frais et la route est large.

Avec le recul, j'imagine que ce vieux poste TSF m'a ouvert les portes du monde. Je n'ai plus peur et sans doute que c'est mon plus gros handicap. Mais que se passerait-il si ces *Chzzzzizzzzzzchzzz* me propulsaient dans le temps plutôt que dans l'espace…

Chzzzz… tchhhht…

Let's dance put on your red shoes and dance the blues. Let's dance to the song they're playing on the radio

« Ha oui, il a tout compris, Bowie. Il ne nous reste que ça. *Let's dance.* »

La vingtaine, grand barbu, peut-être un léger embonpoint qu'on voyait peu vu sa grandeur… Tel un

ours un peu efféminé, il dansait dans le salon de notre Maison Communautaire à Ixelles, près de la place Flagey. Firmin se dandinait sans la moindre retenue. Ses bras s'allongeaient soudain et ses mains virevoltaient comme un poisson sorti du bocal. *Let's dance.*

C'était un chouette endroit, beaucoup de passage, beaucoup d'idées s'échangeaient et parfois des projets se concrétisaient. Peu finalement. Mais l'espoir de réaliser flottait dans l'air et rassurait tous les commensaux de cette maison. Enfin commensaux, c'est vite dit si on se réfère à l'étymologie du mot : « ceux qui mangent à la même table ». On mangeait très, très rarement ensemble. Personne n'avait l'envie de se coltiner des repas pour 5 ou 6… Bref, on buvait ensemble surtout.

– Ha, tu as raté quelque chose hier. – On a retrouvé les tueurs du Brabant wallon ?

– Non, mieux que ça : failli avoir un meurtre ici même.

– J'étais chez mon père.

– Karine et Jean-Jacques se sont séparés.

– Une fois de plus.

– Pour de bon. Grosse engueulade, cris et chuchotements, reproches dans tous les sens.

– Comme dab'.

– Pas comme dab'. Ça a failli se terminer dans le sang. À un moment donné, Karine a poursuivi J.J. avec un grand couteau de cuisine.

– Et l'a planté !

Ben non, elle ne l'a pas eu. Il s'est sauvé et a regagné sa terre natale près de Mouscron. Il a quitté la Maison Communautaire de façon définitive et théâtrale.

– Pas bon pour le loyer, ça.

– Alors, *Let's dance*.

Chzzzz…

tchhhht…

Ça me déplairait pas
Que tu m'embrasses, na-na-na
Mais faut saisir ta chance
Avant qu'elle passe, na-na-na

J’ai un ami qui déteste les étudiants. Avec le recul, je peux comprendre. On a quand même bien profité des années 80. Dans une dèche relative, car le loyer était quand même payé par papa-maman dans beaucoup de cas. Pas toujours. Il y avait quand même des *students* dans la dèche ; assez bizarrement, ils avaient choisi des disciplines comme romane, sociologie, philosophie… Pour être sûrs de rester dans la dèche plus tard.

Chaque soir, j’allais à l’Atelier. Rassurez-vous, pas pour y travailler. C’était un café pas mal achalandé en

bières artisanales. Tuna, le patron, était d'origine turque. Venu en Belgique pour étudier, il avait préféré y rester pour éviter les deux années de service militaire via Ankara. Au début, on y jouait aux échecs. Les années passant, on y venait juste pour boire et rigoler, et en fin d'année, subir des échecs.

Le soir, tous les étudiants un peu branchés venaient y boire leurs verres. La plus forte, l'Eku, était ma préférée. Une bière suisse ou allemande que les connaisseurs présentaient comme la plus forte de l'époque. Cela me déliait la langue et faisait tomber mes barrières. L'avantage est qu'il me suffisait d'en boire deux sur toute ma soirée. Une sorte de sobriété calculée.

À l'époque, ma dialectique était au point. Les gens venaient discuter avec moi pour le plaisir d'être battus dans la discussion. Conversations existentielles, ésotériques, politiques. Peu importe.

Ils me parlaient pour le plaisir de perdre. J'avais découvert qu'il suffisait de poser des questions pour que mes combattants finissent par se contredire. Une sorte de maïeutique, mais juste pour le plaisir de gagner au bout de la nuit et des mots.

Les filles étaient jolies et malignes ; elles aimaient les gars qui savent se mettre en évidence sans ne lâcher que des évidences. J'espère que ça n'a pas changé.

Tiens, voilà Patrice qui passe…

– T'as vu le match hier ?

– Heu…

– Diop, pas terrible.

– Il a mal joué ?

– Une cata, Diop.

Il y avait de tout à l'Atelier. Un amuseur vous faisant des jeux de mots à la seconde, une scène avec des

tables dessus, de futurs avocats, de futurs médecins, ingénieurs ou historiens d'art. Beaucoup aussi de futurs chômeurs, car boire à longueur de jours et de nuits nuit à la réussite des études.

En été, il y avait aussi du *cacık*, une boisson au concombre qui m'avait surpris. Jamais su si j'aimais ou pas. C'était frais, mais bizarre. Il y avait aussi des assistants sociaux de l'école de la rue de la Poste, la plus à gauche de toutes les écoles. Il y avait donc Malik, d'origine berbère, je pense. Il s'amenait souvent fort tard, habillé chaudement. Nous avions notre entrée en matière particulière.

Chzzzz… tchhhht…

Des armes comme une esthétique de la solitude
Quand on est seul et armé on n'est plus seul
Quand on est seul et désarmé, on fait une demande pour être CRS

– Il faut s’inquiéter, Malik ?

– Il faut inquiéter l’inquiétude.

– Comme dit Léo.

– Pas que Léo : il faut inquiéter l’inquiétude.

– T’as bu, Malik ?

– Je bois tes paroles.

– Faut pas, ça va t’souler.

– Dans le texte de Léo, ce sont les armes qui vont inquiéter l’inquiétude.

– Wais, les armes, ça entraîne les larmes.

– Comme les morts des tueurs fous du Brabant ?

– On en dit quoi dans les extrêmes ?

– La CIA.

– Rien que ça.

– Déstabilisation du pays.

– Tu rigoles.

– Re-stabiliser le pays par un pouvoir fort.

– Comme notre VDB national, l'ancien boucher, qui fait le beau dans les magazines des jeunes fachos du Front de la Jeunesse. Toutes les boîtes aux lettres de la Cité étudiante des Courses sont inondées une fois par mois avec ce torchon.

– C'est lié. Créer la terreur pour amener la droite plus que dure.

– Dur de la feuille de droite dure.

– Les armes pour inquiéter l'inquiétude.

– Malik, Malik, tu te fais mal, là.

Heureusement que le faiseur de bons mots passait par là pour me permettre de quitter le regard insistant de Malik.

– Alors Patrice, c'est quoi ton jeu de mot de la semelle ?

– Une chose sûre : je vais finir par lacer.

– Va faire chaud cet hiver.

– Wais, c'est pas le pied…

Chzzzz… tchhhht…

Bons baisers de Russie, de vodka

je t'écris ces mots transis,

ces maux d'ici Ivna Nova, je n'ai que toi

bons baisers d'ici des plaines de Sibérie.

On était cinq dans la Maison Communautaire. Pratique pour les loyers mais pas seulement. Nous

avions toutes et tous des velléités artistiques. Écrire, jouer, foutre le bordel. Il y avait toujours des gens de passage. Des amis ? Des amants, des amantes ? Des connaissances ? Les connaissances des amis et des amants ? Bref, y avait souvent un drôle de monde.

C'était une maison de maître. Depuis que Jean-Jacques s'était barré, on cherchait un nouveau coloc'. Il n'y avait pas de rez-de-chaussée. Une salle à tout faire au premier, plus une chambre. Deux chambres au deuxième et deux mansardes au troisième. J'étais au troisième. C'était petit, donc j'étais toujours au premier. Nous étions nos propres maîtres dans cette maison de maîtres.

– Ben si c'est comme je vous le dis, une plaie ce mec.

– Vas-y, raconte.

– Une heure avec ce type dans le train

Karine était une nouvelle femme. Indépendante, pleine d'envies, pleine de vie. Bien sûr, comme pas mal d'intellos de l'époque, elle avait la confuse impression que l'époque se ferait sans elle. Mais elle ferait son chemin sans trop s'occuper de ce que le monde pensait d'elle. Elle serait épique dans l'époque. Plutôt jolie, cette fine mouche en avait une près de la bouche, ce qui lui donnait un charme quotidien. Plutôt narcissique comme le montrait cette anecdote où, après nous avoir parlé, elle sortit de la pièce en éteignant la pièce du premier…

– Ne te fais pas prier, raconte.

– Comme dab', un jeune mec plein de fougue et d'hormones. Pas mal en plus. Mais lourd finalement. Une heure de drague. De biscoteaux, de musculation, de blablas insignifiants. Gavée comme une oie, qu'il croit que je suis.

– Oui bon ben, plutôt flatteur après tout.

– Avant tout, tu veux dire. Il fait le forcing comme un phoque sur la banquise.

– Je te vois bien en banquise… en train de l'aguicher, oui… – Aguicher ? Tu gâches tout avec ton mauvais esprit. Je subissais comme une étoile de mer dans une capsule spatiale direction le trou noir.

– Bon et alors, t'as joué ta marquise sur la banquise ?

– Invitée…

– Quoi invitée ?

– Il m'invite à son anniversaire samedi prochain dans un café, le Bugatti. Beau joueur, il m'a dit que je venais avec qui je voulais.

– Ben voilà, il veut conclure son anif en allumant sa grosse bougie.

Décidément, Firmin avait toujours l'art de conclure, du moins pour les autres… Lui à qui on ne connaissait

aucune aventure de quelque sexe que ce soit avait mis le doigt là où il fallait. Chançard…

C'était autour de Jean-Pierre de causer. Ce futur ingénieur était souvent présent à la rue Van Elewijk. Il s'amenait souvent avec une anecdote que l'on oublie en deux jours. Je dis deux jours comme j'aurais dit deux heures, mais la vieillesse me rend indulgent. Pas pour moi malheureusement. Il apportait aussi quelques substances illicites, pour lui ou pour les autres. Mais cette activité était facultative. Il venait surtout parce qu'il nous aimait.

– Il a dit « avec qui tu veux » ! Hé bien si on y allait tous ?

Des cris et hourras accueillirent ces bonnes paroles… ainsi qu'un pet sonore style coup de théâtre. La vie quoi…

Chzzzz… tchhhht…

There's a sign on the wall, but she wants to be sure
'Cause you know sometimes words have two meanings

In a tree by the brook, there's a songbird who sings
Sometimes all of our thoughts are misgiven

En entrant à l'Atelier, il y avait d'abord un moment calme, encore un peu frais. On se toisait un peu du regard. Puis le bar se dressait sur la gauche. Un beau bar qui « looks like a pub » avec de belles pompes qui fonctionnaient à grandes foulées. Derrière, des étudiants travailleurs. Et parfois Tuna, le tenancier.

Souvent, à la fin, sur le coup de 3 h du mat', il emmenait au resto le petit monde qui s'éternisait. C'était un brave type, Tuna, il payait l'addition. J'appris plus tard qu'il faisait de la photographie et qu'il vendait certains tirages à de grandes revues de voyage. Pourquoi nous emmenait-il au resto ? Pour être moins seul, j'imagine, mais pas que.

Le café était rempli, des anneaux de fumée sifflotaient là-haut près des voûtes. La veille, au sortir de l'Atelier, une fille aux longs cheveux châtains m'avait mis la main aux fesses. Surprenant, mais pas désagréable. J'espérais la retrouver.

D'un long regard, j'embrassais l'assemblée. Elle n'était pas là. Tant pis, tampa, j'allais me coltiner la faune, les réjouir d'un bon mot ou d'une répartie qui fait mouche, bref faire mon numéro.

– Il faut inquiéter l'inquiétude.

– Et revoilà Malik, l'homme de la situation à défaut d'en avoir une.

– Ne la ramène pas, jeune étudiant exploité et futur esclave salarié.

– Alors, toujours dans ton rêve d'égalité communiste ?

– Plus que jamais, j'adore le rouge.

– Surtout dans un verre.

– Oui mais pas que. J'y vois le sang des travailleurs. Ceux pris dans la répression policière depuis des siècles. Un jour, ce sera le grand soir mais pas pour tout le monde. Les riches, on les pendra par les couilles et on chantera l'Internationale qu'on nous entende jusqu'en enfer.

– « Pas faux », je suis sûr qu'un jour cette expression sera un succès.

– Quelle expression ?

– Rien, Malik. Rien. Moi aussi je sais que cette société est injuste. Une fois, j'avais ramené chez moi une fille qui ne savait où dormir. Elle était à la rue. Je lui ai offert l'hospitalité dans mon meublé à l'avenue de l'Hippodrome, près du dépôt de trams. En tout bien tout honneur en plus. On parlait et je lui ai dit : « Peut-être qu'il y aura bientôt la guerre ici ». Et elle m'a dit : « Pour moi, c'est tous les jours la guerre ».

– Il faut attaquer les forces du capital partout où c'est possible.

– C'est possible…

– Je connais des gens qui sont prêts à porter le fer là où ça fait mal. Si tu veux, je peux te les faire rencontrer.

– Tu sais, moi, les rencontres…

– Ils ont créé les cellules combattantes communistes.

– Tu sais, moi, les cellules…

– Je peux t'emmener voir leur chef, il s'appelle Carette.

tchhhht… zchzzz…

Un p'tit feu pour démarrer…

Une caresse pour décoller.
Si tu veux te réchauffer,
Faut savoir bien béguiner.

C'est bon pour le moral,
C'est bon pour le moral,

Elle avait une attitude rimbaldienne et ses romans préférés étaient de Radiguet. Ce qui me touchait en elle, c'était cette façon désinvolte de porter à la bouche la cigarette qu'elle venait de rouler. De lancer un petit coup de tête en biais avant de faire face avec ses yeux moqueurs et légèrement bridés.

Pour notre rencontre, nous n'avions pas choisi l'Atelier mais un café un peu plus branché de la place Coq. On y servait de petits en-cas, c'était le moment charnière où les taverniers venaient de comprendre que servir de la nourriture dans une auberge à la page leur donnerait de la marge…

On était assis devant la fenêtre. Les yeux parfois dans les yeux. Nous parlions de la Maison communautaire, de ses habitants, de ceux qui y venaient souvent, de ceux qui n'y viendraient jamais. Nous étions arrivés à 13 h, il était 16 h. Nous étions étonnés de notre charme et des éclairs sans chocolat qui zébraient nos pupilles sucrées.

D'ailleurs, nous n'avions pas pris de dessert, signe que nous nous réservions pour d'autres douceurs. Nos allusions se faisaient plus sensuelles et nos propos explicites. Je lui caressais la joue du bout des doigts. Cela a toujours été un test pour moi. À la fois pour vérifier mes sentiments et ceux de ma partenaire.

Je fermais les yeux et mes doigts touchaient la peau de l'autre. Si je sentais la peau frémir et mes phalanges prendre du plaisir à errer de la joue aux yeux en passant par le nez, il était clair que le contact

se faisait. Je n'ai jamais été très assuré ou rassuré par mes sentiments et mes envies.

Ses mots claquèrent avec une pointe de défi.

– Chez toi ou chez moi ?

– Chez moi, je viens de refaire la peinture.

Nous avons quitté « L'Amour Fou » après avoir réglé l'addition à une vitesse dingue. Vite, nous avons retrouvé la voiture. Très vite, nous avons traversé Ixelles en direction de Schaerbeek. Hyper vite, j'ai pris un long sens interdit pour nous sortir d'un bouchon à hauteur de la rue de la Loi. Très vite, tout est allé très vite. Sans doute un peu trop…

Chzzzz… tchhhht… zchzzz

> *Secrets glacés, secrets sucrés, cette espionne en jet*
> *Secrets glacés, secrets sucrés, sous-marins Soviet*
> *Secrets glacés, secrets sucrés, d'un baiser codé*
> *Top secret, bons baisers discrets*

Difficile de savoir qui a eu l'idée… Peut-être moi ? Peut-être l'ingénieur, peut-être Jürgen ou Marie-Christine ?

Jürgen était l'un des littéraires de l'équipe. Féru de situationnisme, biberonné à la plume de Guy Debord, lecteur underground de Sanguinetti, il vivait avec une élégance intellectuelle de bon aloi. Il travaillait dans l'Administration en œuvrant pour le bien-être des objecteurs de conscience, une engeance disparue à l'heure où j'écris ces lignes. Mais qui devra revenir un jour. Grand, mince, une moustache naissante, toujours naissante, il tendait souvent l'oreille à nos idioties et commençait à écrire des nouvelles qui plus tard seraient publiées dans une collection prestigieuse… Non, ce n'est pas Jürgen qui a eu l'idée.

Il en eut une autre quelque temps plus tard : créer une revue avec deux seuls numéros paraissant en même temps. Un vrai et un faux numéro. Elle

s’appelait *Pseudo*. Nous nous sommes beaucoup amusés à créer cette revue qui anticipait les errements de notre époque de vérité augmentée.

Quand un groupe se sent bien ensemble, il est rare que l’on se rappelle qui a eu la bonne idée. L’important était qu’elle fût bonne.

– Et si l’un de nous était un infirme ?

– Quoi, sans bras ?

– Sans jambes !!

– En chaise roulante.

– Qui sera le pauvre mec ?

– Ben toi.

– Évidemment, dès qu’il faut avoir l’air con, c’est pour ma pomme.

– Les infirmes sont pas cons.

– C’est pas ce que je voulais…

– Mais tu l’as dit !

– On s’en fout de tout ça. Comment il sera crédible, l’infirme?

– Chaise roulante !

– Et où je trouve ça, moi, une chaise roulante ?

– Je m’en charge. Suffit d’aller à la Croix-Rouge, ils t’en prêtent une si c’est pour un jour ou deux.

Alex a parlé. Étudiant en médecine récidiviste, il s’y connaît en médical et même si le départ de Jean-Jacques le laisse un peu en rade lui aussi. Ses cheveux roux toujours un peu ébouriffés lui donnent un côté savant fou. Il en use quand ça l’arrange. Il connaît les amphis, les labos, et tous les bons tuyaux médicaux. Il aime sacrément les bières d’Abbaye et la Rodenbach… C’est sa perfusion à lui.

– Mes chers amis, voici venu le moment de la distribution des rôles de ceux qui m’accompagneront

à ce merveilleux anniversaire. Henri sera l'infirme, il l'a toujours un peu été finalement. Marie-Christine sera son infirmière attitrée. Belle et sexy comme toutes les infirmières. L'ingénieur sera mon petit ami potentiel ! Ben oui, il faut bien que l'autre mâle se sente en danger…

– Et nous ? (Jürgen et Alex, en chœur)

– Ben, je sais pas les mecs, on va pas quand même s'amener à six ?

– Pourquoi pas.

– Pas crédible !

– Il va se méfier !

– J'ai une idée. Imaginons que deux flics soient appelés pour tapage nocturne. Ils débarquent, roues sur le trottoir, phares de la voiture pointés sur la façade du Bugatti. Deux flics en civil entrent habillés avec de longs manteaux un peu Gestapo, et s'ils ont

les c… et le mental, ils demandent les cartes d’identité.

– Yesssssssssssssssssss !

Chzzzzizzzzzzchzzz

Les dingues et les paumés jouent avec leurs manies
Dans leurs chambres blindées, leurs fleurs sont carnivores
Et quand leurs monstres crient trop près de la sortie
Ils accouchent de scorpions et pleurent des mandragores

Pétition pour les personnes handicapées :

Mesdames, Messieurs, Sans doute l’avez-vous remarqué, il n’y a pas de place réservée aux personnes handicapées

dans la plupart des parkings et particulièrement dans les parkings des grands magasins !!!!! C'est un scandale !!!!!

Nous les personnes handicapées, nous revendiquons l'existence de ces places. Vous, personnes valides, ne connaissez pas nos difficultés à nous mouvoir. En signant cette pétition, vous marquez votre attention pour nos problèmes même s'ils sont loin de vos préoccupations. Signez cette pétition qui sera relayée auprès des plus hautes instances. Nom-Prénom-Adresse.

Nous sommes super excités quand les portes du Bugatti s'ouvrent devant nous. Même si une Bugatti aurait bien fait l'affaire aussi.

C'est un gentil petit bistrot que Jules – appelons-le ainsi – a loué à l'occasion de ses 25 ans. Il a l'air sympa,

un mètre 75, le sourire au coin de la gueule. Il ne pensait pas que « nous serions si nombreux, mais pas de problème ».

Au fond du bistrot, un escalier en colimaçon mène aux toilettes. Cela a son importance…

Marie-Christine, habillée en infirmière sexy, pousse la charrette de l'infirme que je suis. Très avenante et préoccupée par son patient, elle cherche une place en bousculant les autres invités qui eux ont déjà choisi leur table.

J'ai un plaid sur les jambes pour cacher leur bonne santé et renforcer notre canular. J'ai dans les mains une pile de pétitions de couleur verte et un Bic bleu.

Tout à coup, un tourbillon traverse cette soirée d'anniversaire. Karine s'est engagée comme on s'engage dans un mariage, tête la première. Elle pavane et trône avec son faux amant, l'ingénieur, pour attiser la flamme suspecte de l'homme du train.

Sentiments troubles et troubles du sentiment caracolent comme des confettis dans cette soirée débridée.

L'infirme, de son côté, est devenu insistant. Il se cogne aux invités et s'attaque à chaque tablée avec sa pétition et son Bic agressif.

« Je suis sûr que vous le faites exprès de piquer les rares places des handicapés sur le parking des G.B. ; vous êtes des fainéants avec vos bagnoles pourries. Trop peur de faire un mètre en trop alors que d'autres n'en feront jamais plus, des mètres. »

– Mais Monsieur, je vous assure que je vous respecte et que je ne prends jamais la place des handicapés, il y en a si peu de toute façon.

– Des handicapés ?

– Des places…

– Ha, vous voyez, vous le savez qu'il en manque et cela ne vous empêche pas d'aller sur les parkings faire vos courses pitoyables.

– Mais je dois bien les faire, mes courses.

– Hé bien moi, je ne courrai plus jamais !!!

– Oui, j'en suis désolé. Donnez, je vais signer votre pétition.

Et comme par hasard, le Bic ne fonctionne pas. Il faut que l'infirmière en sorte un de son sac. Cela prend du temps…

– Allez, signez, c'est pour une bonne œuvre.

– Voilà…

– Nom, prénom, adresse, n'oubliez pas.

– Ok, ok… Voilà…

– Vous croyez que vous me faites plaisir ?

– Oui, non, enfin…

– Vous me prenez pour un idiot, en plus ?

– Non.

– Si ! Vous croyez que je ne sais pourquoi vous signez ?

– Mais…

– Vous signez uniquement parce que je suis handicapé, tellement je vous fais horreur.

– …

– Pipi…

– Pardon ?

– Pipi, Marie-Christine ! Et vous, vous croyez que les infirmes ne doivent pas pisser comme tout le monde ?

– Enfin, tu ne sais pas te retenir, Henri ?

– Comment tu me parles, Marie-Christine !

– Mais tu n’as pas vu l’escalier ? En colimaçon ! Comment veux-tu que je te conduise ?

– Appelle !

Les cris stridents de Marie-Christine retentissent comme ceux des sirènes d’Alexandrie dans le café le Bugatti. Karine arrive, suivie de l’hôte du jour !

– Hé bien quoi ? Tu vas le laisser en haut de l’escalier ?

Devenu de plus en plus mouton, il retrouve un peu de sa superbe et se fait entourer d’amis à poigne. Ils s’emparent de la chaise roulante et de son infirme et, tant bien que mal, commencent à descendre.

Mon infirmière lance des « À gauche ! », « À droite ! », « Attention à ses genoux ! », « Faites gaffe, nom de dieu, c’est pas un pantin ! ».

Les costauds ont les biscoteaux qui vrillent de douleur.

« C’est qu’il est lourd, le bougre. »

Balloté comme un ballot un jour de moisson, je descends peu à peu. Je retiens mon plaid. Pas envie qu'ils voient mes jambes de footeux. Arrivé à la porte des WC, je leur demande de me laisser un peu d'intimité. Et enfin seul, je m'exécute avec aisance.

Assez bizarrement, la remontée se fait plus facilement et, bon prince, je les remercie de leur gentillesse, j'avais vraiment envie de pisser...

Mais en haut, je suis surpris par un silence inquiet... Des phares transpercent les vitres du Bugatti et, à l'intérieur, deux flics en civil exigent les cartes d'identité des invités. Tous suspects comme il se doit...

Chzzzz... zchzzz

Un jour, je reviendrai, chargé de cadeaux

Hissez haut, Santiano

Au pays, j'irai voir Margot

À son doigt, je passerai l'anneau

Je devais avoir une douzaine d'années, c'était fin juillet. Je passais une semaine de vacances chez ma grand-mère. Deux pièces en bas, deux chambres en haut. L'intéressant était dehors. Les sentiers qui se croisaient et se décroisaient sans qu'on n'y comprenne goutte. J'errais à vélo, découvrant la diversité des cultures de l'endroit : de la luzerne, du blé, de l'avoine, du maïs, quelques champs de patates aussi.

Le matin, c'était un mardi, en revenant à vélo du marché, nous avions dû nous abriter sous un arbre tant la pluie était forte. Une fois arrivés, ma grand-mère Jeanne avait décidé de torréfier son café dans la véranda. Je la regardais, je ne devais rien faire : après tout, j'étais le jeune espoir de la famille. Je réussissais à l'école, je n'arrêtais pas de lire. Bref, on fondait pas mal d'espoir en moi.

Ma grand-mère était forte, mais pas grosse. Son front large débouchait sur une coiffure d'après-guerre, châtain, tirée vers l'arrière. Elle avait tenu des cafés et des friteries dans le Borinage, avait fait son beurre et était venue s'installer à côté de la frontière française.

L'odeur du café récemment brûlé remplissait la maison. Pas agréable, pas désagréable non plus. Elle se tourne vers moi et me dit :

– Je voudrais te demander, je te le demande parce que tu es intelligent. Tu réussis bien à l'école, tu iras loin dans la vie. Je voudrais te demander. La lune ? C'est vrai que les Américains sont allés jusque-là ? Qu'ils ont marché dessus? Parce que moi, je n'y crois pas.

– …

– Tu en dis quoi ?

– Mais oui, Mémère, c'est vrai. J'ai regardé à la télé. C'était long et il ne se passait rien, mais j'ai regardé jusqu'à minuit. C'est vrai, ils ont marché sur la lune.

Après lui avoir répondu, je suis allé vers le vieux poste TSF.

Chzzzz… tchhhht… zchzzz

Au fond des prisons…

Et des garçons stupéfaits
Du courage qu'elles ont
Des frissons et de la rage
Ne le dis pas à maman, c'est des sauvages
La ville des filles
Aura raison
Comme un cygne quitte le noir

Les encres ont coulé. Chacune a cru se frayer un trou dans ce monde en perdition, pourtant c’est le sable qui régale. Un sable sans fond pour absorber les plaies anciennes, un sable sans traces comme la vie qui s’efface.

Ils sont deux à être entrés dans ce bistrot montois. Ils se rappellent d’elles et du fabuleux Ixelles. Ils sont vieux même s’ils ne le savent pas. L’endroit est cool

mais il y a surtout des mecs. Peut-être un lieu de rendez-vous gay. Va savoir. L'ambiance est cool, c'est le principal. Quand la

musique est trop forte, Jürgen fait signe et le maestro derrière le comptoir baisse de ton.

– Oui, il y avait de chouettes idées dans cette maison communautaire, comme la revue Pseudo que les initiés connaissent et qui est citée dans la préface d' « Une partie reste à jouer » Un livre sur le surréalisme en Belgique dans les collections de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Mais moi, j'ai toujours trouvé ça un peu inutile. Voire simplement méchant cette histoire d'infirme que tu jouais.

– C'était l'époque, Jürgen. Mais je ne suis pas d'accord sur la méchanceté et l'inutilité. C'était un « Me too » avant l'heure. Une femme se fait lourdement draguer dans un train. Que peut-elle faire ? Faut se remettre dans l'époque.

– Elle a bon dos, l'époque !

– Oui, tu as raison, elle a bon dos. Mais donc, c'est une femme début des années 80 qui décide de se venger.

Ce n'est pas inutile. C'est méchant, oui, mais pas inutile. C'est l'époque de *Hara-Kiri* et *Charlie Hebdo*. Et nous, on a le réflexe du clan. On l'aide parce qu'elle a raison de se révolter contre la beaufitude ambiante et puis surtout comme nous sommes d'incroyables narcissiques tendance masques et fredaines, ben, on fonce. Un rôle, cela ne se refuse pas.

– Il y a une autre anecdote qui va dans ce sens.

– Me too ?

– Marie-Christine.

– Mon infirmière. Elle avait un petit morceau de terre incrusté dans la lèvre supérieure. Ça attirait le regard sans le détourner. Jolie et nature.

– Un jour, elle invite un mec qu'elle voulait sauter – je veux dire qu'elle n'était pas insensible à son charme viril – et disons qu'il n'avait sans doute rien contre. Tu

te rappelles la maison. La porte d'entrée, pas de rez-de-chaussée et un long escalier.

– Puis on arrivait dans le salon, puis la chambre.

– Oui. On sonne à la porte, c'est le mec. Elle descend l'escalier complètement nue. Elle ouvre la porte… Le mec, soudain en panique, demande s'il peut entrer ? Et elle de répondre : « À une condition, c'est que je monte devant ». Et elle commence à monter l'escalier voluptueusement.

– Des femmes puissantes, il y en a toujours eu. Tiens, j'ai revu Patrice.

– Il va bien ?

– Il va très bien, il fait de très beaux haïkus entre deux jeux de maux laids.

Chzzzz… tchhhht… zchzzz

Si j'étais un oiseau

Mais je n'suis qu'un serpent

Et ma vie est à terre

Mon ventre est sur les pierres

Où je ferai ma tombe

Je n'suis qu'un serpent

Et de murs en murs

De prairie en prairie

Je perpétue mes hécatombes

D'ailleurs je mange les œufs de colombe

Maintenant, je vis dans cette vieille maison entourée d’un mur qui se lézarde au soleil d’été. Certaines pièces sont comme des tombeaux en hiver. Froides et grouillantes d’araignées.

Dans cette maison, j’ai connu des amours, comme tout le monde. J’y ai connu la solitude, comme tout le monde. J’entretiens la bâtisse et la rénove un peu pour les générations qui viennent. J’ai exploré le monde, j’ai visité mon cerveau, mais je n’ai jamais réussi à décoder l’alchimie de mon cœur.

Maintenant, je suis dans l'état d'esprit du héros de *Dominique* d'Eugène Fromentin, qui disait :

« Certainement je n'ai pas à me plaindre car, Dieu merci, je ne suis plus rien, à supposer que je n'aie jamais été quelque chose, et je souhaite à beaucoup d'ambitieux de finir ainsi. J'ai trouvé la certitude et le repos, ce qui vaut mieux que toutes les hypothèses. Je me suis mis d'accord avec moi-même, ce qui est bien la plus grande victoire que nous puissions remporter sur l'impossible. Enfin, d'inutile à tous, je deviens utile à quelques-uns, et j'ai tiré de ma vie, qui ne pouvait rien donner de ce qu'on espérait d'elle, le seul acte peut-être qu'on n'en attendît pas, un acte de modestie, de prudence et de raison. »

L'ancienne TSF n'est plus là. Il y a Spotify, mais plus de *Chzzzz… tchhhht… zchzzz*. De nouvelles vies viendront et retrouveront peut-être mes traces dans un sentier aux parfums de chèvrefeuille.

Peut-être qu’un jour, cette maison résonnera de mille chansons et de mille fêtes. À nouveau.


zzzchtzzz
tchhhht
Chzzzz...

zzzchtzzz

tchhhht…

Chzzzz…



Il y a des époques coincées dans le temps. C'est le cas des années 80. Coincée entre le choc pétrolier et l'invention d'Internet. Mon but est de sauvegarder des bribes de cette époque pour la faire vivre encore un peu. Chzzzz… tchhhht…zzzchtzzz



Michel de Carochette

Michel de Carochette, alias Michel Colot vient du monde de la pub et de l'impro. Il met au monde de nouveaux mondes ou ressuscite des moments disparus au gré de sa plume. Il a publié deux recueils de nouvelles, un OLNI et prépare son premier roman.